Alexandre Daguet et ses correspondants jurassiens

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **28 (1923)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684769

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ALEXANDRE DAGUET

et ses Correspondants jurassiens

par Dr Virgile ROSSEL, Juge fédéral
à Lausanne

M. Pierre Favarger, avocat à Neuchâtel, le petit-fils d'Alexandre Daguet, a bien voulu me communiquer de nombreuses lettres que des Jurassiens illustres ou distingués ont adressées à son grand-père dès l'année 1843. Cette correspondance offre naturellement un intérêt fort inégal, selon qu'elle porte sur des circonstances de famille, sur de menus faits de la vie locale, ou selon qu'elle touche à l'histoire intellectuelle de notre pays. Comme il va de soi, je n'en retiendrai que ce qui garde une valeur permanente ; je laisserai de côté, notamment, tout ce qui concerne démêlés politiques ou luttes confessionnelles, car on peut ne pas remuer ces cendres sous lesquelles le feu couve encore et, d'ailleurs, il faudrait expliquer par de longs commentaires des allusions ou des récriminations que nous avons le droit d'oublier.

Le biographe du P. Girard, l'auteur d'une remarquable *Histoire de la Confédération suisse* et de tant d'autres ouvrages qui ont rendu populaire le nom d'Alexandre Daguet, est né à Fribourg en 1816. Il avait vingt-sept ans lorsqu'il recueillit la succession de Thurmann à la direction de l'Ecole normale de Porrentruy. Les liens qui l'unirent dès lors au Jura devinrent plus étroits : il épousa Mademoiselle Eléonore Favrot (1), fille de l'avocat Noël Alexandre Favrot; en 1847, avec Jules Thurmann et d'autres de nos compatriotes, il fonda la Société jurassienne d'Emulation. Après avoir failli accepter une chaire à l'Académie de Lausanne, et même envoyé sa démission, il nous resta jusqu'en 1848, pour rentrer dans son canton d'origine où le nouveau régime radical s'empressa d'attirer cet éminent pédagogue. J'ajoute que, le 29 août 1841 déjà, Ch. Seuret, qui présidait aux modestes destinées de la *Feuille officielle*, à Delémont, lui avait écrit pour le solliciter de reprendre, au journal l'*Helvétie*, la place du rédacteur Bassy, ce dernier « quoique publiciste d'un mérite incontestable »,

(1) Une sœur aînée de Mme Daguet, Mlle Alexina Favrot, devint Mme Xavier Kohler; leur mère était une sœur d'Auguste Quiquerez.

ne laissant pas suffisamment ignorer sa nationalité étrangère et n'ayant plus l'oreille des chefs du parti.

Quand Alexandre Daguet quitta Porrentruy, en 1848, son départ suscita d'unanimes regrets. Ainsi, ses élèves, dans un message collectif qu'ils lui remirent, « ne peuvent assez le remercier de ses soins paternels », ni « du bonheur qu'ils ont eu d'être avec lui ». Et Pierre Jolissaint qui, après avoir passé par l'Ecole normale, devait faire une carrière si brillante, prodigua les témoignages de sa respectueuse affection à « son cher et bien aimé Maître ».

Les lettres dont je donnerai quelques extraits émanent de Jules Thurmann, de Xavier Stockmar et de Xavier Kohler. Je néglige les autres pour les raisons indiquées plus haut, bien qu'elles soient signées par Xavier Péquignot, le professeur Dupasquier, etc., et je me borne à en reproduire ces lignes, que j'emprunte à un billet de Péquignot, du 29 avril 1849 : « Porrentruy est fatigué de la politique. On n'y fait guère que de l'administration locale. Je n'ai jamais vu cette ville plus calme, ou plutôt plus lasse. En hiver, on s'y est beaucoup amusé ». Les violents débats qui précédèrent l'adoption de la charte cantonale bernoise de 1846, puis la campagne du Sonderbund, avaient rassasié de la politique les Bruntrutains eux-mêmes. Au surplus, la trève fut de courte durée et la victoire des conservateurs, en 1850, ne tarda point à réveiller des ardeurs mal éteintes.

Mais n'abusons pas du préambule !

I. Lettres de Jules Thurmann (1804 à 1853)

« Monsieur,

» J'ai reçu votre lettre trop flatteuse pour moi, et, quoique je n'aie pas l'avantage de vous connaître personnellement, votre nom m'était honorablement connu par des articles de l'*Emulation* (il s'agit de l'*Emulation* de Fribourg), articles d'une portée qui malheureusement n'est pas habituelle à tous nos journaux suisses. Votre candidature m'a paru une éventualité fort heureuse pour notre école. Mais la santé qui est bien, en effet, un des motifs principaux de ma retraite, fait précisément qu'en ce moment, et à mon grand regret, il m'est bien difficile de vous donner sur la situation de notre établissement des détails qui exigeraient un long rapport, et qui, malgré cela, ne vous feraient connaître les choses qu'imparfaitement. *N'ayant reçu encore aucune communication du Département de l'Education*, et n'ayant pas le droit de présumer ses intentions, je n'ose vous presser de venir à Porrentruy. Mais nous sortirons sans doute, dans quelques jours, de cette incertitude, et alors, en cas d'une solution favorable à vos vues (solution qui me paraît fort probable), je prends la liberté de vous inviter à vous rendre promptement sur les lieux, ne serait-ce que pour un jour : une conversation de quelques heures et l'inspection de

l'établissement, du bureau, etc, vous en apprendra plus qu'un long exposé dont il me serait extrêmement pénible d'entreprendre la rédaction maintenant. J'espère donc avoir le plaisir de vous voir sous peu, et je me ferai un devoir de vous donner, dans le plus grand détail, tous les renseignements nécessaires. Du reste, un séjour dans l'établissement est le meilleur et presque le seul vrai moyen d'en connaître la marche et la position. En attendant, Monsieur, le plaisir de faire votre connaissance, je vous prie d'agréer l'assurance de mon dévouement empressé. »

Porrentruy, le 2 juin 1843.

Le Directeur de l'Ecole normale du Jura :
J. THURMANN.

« Monsieur le Directeur,

» Ainsi que vous me l'aviez annoncé, je viens de recevoir du Département de l'Education l'invitation de faire partie de la Commission des Examens. Je suis sensible à ce témoignage de bienveillance de votre part, et je vous en remercie. Mais vous comprendrez aisément que, de mon côté, je dois à la délicatesse de ne point accepter une mission qui m'expose à contrôler en quelque sorte mon successeur, soit qu'il s'agisse de juger favorablement, soit qu'il y ait lieu à des observations différentes relativement à des résultats dans lesquels il me reste une part de responsabilité. Je me trouverais dans une situation difficile et fausse. — Je suis convaincu que vous apprécierez les motifs de mon refus. Je ne m'en promets pas moins le plaisir d'assister à l'examen comme auditeur bénévole...

» Agréez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée. »

Porrentruy, 6 juin 1844.

J. THURMANN.
Anc. Directeur de l'Ecole normale

« Mon cher Monsieur Daguet,

» Je vois par les feuilles que votre organisation scolaire est en excellente voie, et je vous en fais mon compliment bien sincère, ainsi que relativement aux très bonnes choses que vous avez dites dans un discours fort attaqué, comme de juste, par qui de droit. Nous sommes également ici à la veille de voir transformer notre Collège en Ecole cantonale (*ce projet ne devait aboutir qu'en 1856*). Je crains seulement qu'on ne tombe dans un excès de *réalisme* ou de *réal* au détriment des études littéraires anciennes qui, en définitive, sont seules réellement *humanisantes* (comme vous l'avez très bien dit) et propres à former des hommes complets. *Videbimus.*

» Notre société jurassienne (*Thurmann entend l'Emulation, qui ne se constitua définitivement qu'en 1847*) va bon train et dépasse toutes les espérances. Toutefois, on lui brûle une pincée d'encens un peu trop forte dans la *Bibliothèque* (*universelle*) de Genève. Une section s'est formée à Delémont et

une autre à Courtelary, où nous avons des pasteurs très capables. On s'est aussi mis à travailler à Delémont et Quiquerez fait d'excellentes choses en géologie. Nous vivons du reste, ici, dans une assez douce quiétude, n'étaient les craintes que donne la réorganisation future du Collège et les embarras interminables de l'*Helvétie* qui va reprendre l'air natal.

» Donnez-nous donc plus souvent de vos nouvelles; elles sont, je vous l'assure, accueillies avec un sincère intérêt par tous et par la société jurassienne en particulier dont vous êtes en réalité le promoteur primitif, comme créateur de la société d'études dont elle est sortie.

» Adieu, cher Monsieur. Portez-vous bien et soyez heureux. »

Porrentruy, 27 oct. 45, Votre dévoué,

J. THURMANN.

« Cher Monsieur.

» Vous recevez ci-joint les deux exemplaires commandés de mon *Essai de Phytostatique*. Veuillez bien les transmettre à ces messieurs (*de Fribourg, où Daguet est rentré alors depuis deux ans*), avec mes remerciements respectueux. Une des forces du libéralisme est la protection accordée aux efforts intellectuels isolés. Il paraît que tout le monde ne voit pas la chose comme vous : tandis que Fribourg, Neuchâtel, Aarau, Genève, Lausanne, Bâle m'ont commandé mon ouvrage pour leurs bibliothèques, Berne ne m'a pas encore donné signe de vie. Encore une fois, je vous remercie.

» Vous verrez plus tard des analyses sérieuses de ce travail dans les feuilles scientifiques françaises, allemandes et anglaises : la *Bibliothèque de Genève*, l'*Illustration*, le *Bulletin de la Société de géologie de France*, celui de Berlin, le *Jahrbuch* de Heidelberg, la *Botanistenzeitung* de Halle, les *Annales des sciences naturelles*, le *Journal of botany*, etc. Bref, la publicité sera des meilleures. Quant au jugement en lui-même, *videbimus*.

» Tout le monde ici est sensible à votre bon souvenir. Je vous assure, cher Monsieur, que vous y avez laissé quelques amis très réels. Des nouvelles de vous sont toujours accueillies avec empressement.

» La Société d'Emulation prend, en effet, une extension que je n'aurais pas osé espérer. Il y a bien un peu plus de bruit que de besogne. Cependant on travaille réellement.

» Je comprends toutes les difficultés et ennuis de votre situation cantonale. Dans les luttes de ce genre, il est même fort difficile de se circonscrire en des limites désirables. Espérons que l'avenir si embrouillé s'éclaircira au profit d'un libéralisme sincère et praticable. Votre esprit modérateur peut faire un bien infini dans votre canton. Toutefois, on est obligé de voir à ne pas être dupe de sa loyauté.

» Je vous regrette ici comme ami et comme homme de lettres. Il est bien à déplorer que vos occupations vous éloignent forcément, et pour longtemps, de la vie littéraire qui est votre élément de *bonheur intérieur et de succès antérieur*. N'oubliez pas que 50 pages de bonne composition historique, comme vous les

faites, laisseront plus d'honneur sur votre nom que toutes sortes de victoires d'organisations scolaires dont les résultats demeurent toujours livrés à la controverse des passions de parti. Ne laissez pas péricliter votre carrière littéraire et historique. Mais vous pensez bien comme moi à cet égard, j'en suis sûr.

» Adieu, cher Monsieur Daguet: soyez heureux. Ecrivez-nous plus souvent.

Porrentruy, 1er janvier 1850. » Votre dévoué,

J. THURMANN.

» P. S. — Les antagonismes personnels entre le maire et le préfet de Porrentruy s'aigrissent terriblement. M. Stockmar ne me paraît pas jouer le rôle de conciliateur comme il devrait le faire. Je ne m'en mêle pas et me tiens aussi loin que possible de tout cela, ce qui est parfois malaisé: *beatus ille qui procul....* »

« Mon cher M. Daguet,

» C'est M. Kohler qui est chargé de faire un petit rapport à la Société d'Emulation sur le premier volume de l'*Histoire suisse* (1), et moi qui ai la mission de vous remercier pour le don bienveillant des exemplaires. Avant de le faire, j'aurais dû vous lire et vous dire quelque chose de mes *impressions*. Mais hélas! je me suis bien vite aperçu que je ne suis qu'un *profane* et que mes éloges et ma critique ne seront que de nulle valeur. Cependant j'ai parcouru l'ouvrage, lu attentivement plusieurs chapitres (et notamment les vôtres) et j'ose venir vous féliciter. Votre tableau intellectuel du XVe siècle a surtout captivé mon attention: je l'ai relu avec un vif intérêt. J'espère que vous nous en donnerez d'analogues pour les siècles suivants. Alors, je désirerais les voir introduits et commentés dans *toutes* nos écoles. Vous voilà arrivé au point difficile: la réformation. Etre juste et vrai à cet égard dans un livre destiné à l'enseignement des catholiques, ce n'est pas chose aisée. Que le *génie* du tact pédagogique vous inspire et vous conduise sans égratignure à travers les épines du sentier! — Savez-vous ce que je regrette? C'est de ne pas voir dans le titre du livre votre nom *seul!* Non pas qu'il ne soit pas très honorablement associé, mais parce que je suis convaincu que vous auriez aussi bien fait tout seul. Je voudrais bien qu'on adoptât votre ouvrage ici. A cet effet, il faut attendre le second volume pour pouvoir se servir du tout. Je proposerai alors à la Société d'Emulation une démarche tendant à l'adoption de l'ouvrage dans nos collèges où je pense, qu'au point de vue religieux, il conviendra mieux que Zschokke.

» Comment, au milieu de toute la besogne et de tous les *ennuis* qui doivent vous assiéger, avez-vous pu trouver le temps et surtout la liberté d'esprit pour écrire et si rapidement? C'est un tour de force, à moins que vous n'ayez déjà eu de l'avance. En attendant, voilà un bon livre.... Où en sommes-nous ici?

---

(1) Cette *„Histoire suisse„* ne peut être que le manuel pour les Ecoles primaires du canton de Fribourg, publié par Daguet en deux parties (1850 et 1852) sous ce titre *„Histoire de la Nation suisse„* d'après les principaux écrivains, etc.

C'est ce dont on ne se rend pas encore un compte bien clair. Je commence à espérer que (sauf quelques personnes sacrifiées) l'on fera peu de mal, faute de l'oser et grâce à la vigueur de l'opposition. Néanmoins 46 avait fait bien des sottises *de détail*. Elles ont porté de déplorables fruits. Puissent-ils ne pas se propager sur le sol voisin.

» Notre Société d'Emulation va toujours son *petit train* à travers les giboulées anti-libérales des uns et la somnolence des autres. Vous aurez dans quelques jours le rendu-compte pour 49.

» Imaginez-vous que je me suis aussi mis dans la tête de faire de l'histoire ou du moins de la biographie. Il s'agit du plus ancien ou premier botaniste ou géologue du Jura bernois, *Gagnebin* (1) de La Ferrière, collaborateur de Haller, et *florissant* de 1730 à 1770 environ. J'ai d'abord voulu faire une simple notice de quelques pages; mais le champ s'est élargi et je suis arrivé à un *fragment assez long* d'histoire littéraire ou scientifique du temps. Cela sera fini et mis sous presse dans peu. Ce mouvement intellectuel suisse du siècle passé est admirable, et vous avez là une riche étoffe pour un beau chapitre depuis la fin de C. Gessner et Scheuchzer, avec Haller, Seigneux, De Luc, Saussure, de Candolle. Je vous recommande ce siècle dont on pourrait faire une magnifique *monographie*. Quand vous y serez, il y aurait à consulter à Berne la collection de lettres autographes écrites à Haller (une minime partie a été imprimée). Imaginez 64 volumes. 46 renferment plus de 13.000 (je dis treize mille) lettres de plus de 120 notabilités littéraires depuis 1725 jusqu'à 1775, depuis Scheuchzer jusqu'à Bonnet et Voltaire, Réaumur, Maupertuis, Bodmer, Klopstock et Lavater, etc. C'est un vrai trésor d'histoire scientifique. Vous devriez passer quelques jours au milieu des parfums de cet incomparable recueil.

» Adieu, mon cher M. Daguet,

Date approximative : fin 1850. J. THURMANN.

» P. S. — Ne pourriez-vous me faire don, pour une collection d'autographes, de quelques bribes d'autographes, avec *signature*, du P. Girard?

» Mon cher Monsieur Daguet,

» C'est en solliciteur que je vous écris aujourd'hui. M. le Pasteur Isenschmidt va postuler la cure de Morat: il me demande de le recommander auprès de vous. Bien que je ne partage nullement son opinion relativement à mon influence, je n'hésite pas à le faire malgré la perte regrettable que nous causera son départ. Vous auriez, dans le canton, non seulement un homme respectable de plus, mais un homme lettré qui porterait intérêt à vos efforts. Quant à l'opinion de M. Isenschmidt, elle est conservatrice, mais aussi c'est qu'en certains lieux, en présence de certaines choses et personnes, il est fort difficile d'*admirer* en matière radicale. Si je ne me trompe, vous devez aussi en savoir quelque chose

(1) Abraham Gagnebin (1707 à 1800), l'ami de Jean-Jacques Rousseau.

et être arrivé, comme moi, à plus d'une *mitigation* en pareille matière. Par le temps qui court, dans les pays catholiques, la position des libéraux modérés. me paraît pénible et déplorable. Si j'étais protestant, je serais conservateur. Pardonnez-moi cette singulière lettre. Je vous serre la main et suis votre affectionné

Porrentruy, 27 avril 1851. J. THURMANN.

» Mon cher M. Daguet,

» Nous voudrions avoir un *représentant intellectuel du Tessin* à la prochaine réunion de la Société helvétique (*on sait que la réunion annuelle de la Société helvétique des sciences naturelles eut lieu à Porrentruy, en 1853, et fut présidée par Thurmann*) le 23 août. Nous y attachons un intérêt particulier. Ce sera difficile à obtenir. J'ai écrit à diverses personnes, à M. Curti (conseiller aux Etats), Stabile et Frapolli à Lugano. M. Kohler me dit que vous avez des connaissances particulières dans le personnel enseignant du Tessin. Rendez-nous le service d'écrire aussi un mot à l'appui de mes démarches. Que si personne ne peut venir, on nous envoie au moins quelques *stances italiennes* à lire au dîner d'apparat, *stances non politiques*, mais de bonne harmonie suisse. Tâchez de nous obtenir un délégué d'abord, puis, en cas négatif, un envoi de pièce de vers qui contribue à combler cette lacune.

» J'espère que cette lettre vous trouvera bien portant, quoiqu'au milieu de luttes pour la fin desquelles nous ferons de sincères neuvaines. Nous sommes ici fort occupés, et, pour la question de l'Ecole normale (il existe un projet de décret de suppression pure et simple), et pour la réunion de la Société helvétique... (suivent quelques mots illisibles).

» Vous seriez bien aimable de trouver moyen d'y venir : vous seriez accueilli à bras ouverts. Nous n'osons guère l'espérer !

» Adieu, mon cher M. Daguet. Excusez le sans-façon avec lequel je vous demande un service actif, à vous si occupé : mais il ne s'agit que de quelques lignes pour venir à l'appui d'autres démarches et y rendre attentif .

Porrentruy, 20 juin 53. Votre bien dévoué,

J. THURMANN.

» P.-S. — Par une incroyable providence, notre nouveau préfet, M. Lombach, nous soutient loyalement et énergiquement dans la défense de la thèse de l'enseignement laïque. Nous avons aussi M. Bandelier pour nous, du moins dans une certaine mesure.

J'ai bien, sous les yeux, quelques autres lettres de Thurmann à Daguet, mais comme elles ont un caractère strictement personnel je renonce à les donner, et je passe à celles de Xavier Stockmar, alors membre du gouvernement bernois (directeur des Travaux publics). Celles-ci ont trait, au début, à la démission du

directeur de l'Ecole normale, démission dans laquelle ne persista point le principal intéressé et qu'on déplorait à Porrentruy : on trouvera dans quelques-unes de ces missives des indications du plus haut intérêt sur les idées de Stockmar en matière d'instruction publique (ainsi sur la question des langues mortes, sur la formation des régents) et sur les affaires fribourgeoises. Partout se manifestera, même dans les petites choses, son hardi, son génial bon sens.

II. Lettres de Xavier Stockmar (1797 à 1864)

Berne, le 17 février 1847.

» Monsieur,

» La diligence qui m'a conduit à Berne est restée 36 heures en route; les chemins étaient partout encombrés de neige et nous avons failli verser vingt fois; nous ne sommes arrivés que lundi à sept heures du soir

» Hier, je me suis empressé de voir M. Schneider (*son collègue chef du Département de l'Education*; il était très embarrassé; notre conversation a été sans résultat, et il a demandé à réfléchir jusqu'à ce matin. Je sors de nouveau de chez lui, et je l'ai trouvé dans de meilleures dispositions, ou plutôt moins irrésolu; car il désire lui-même que vous restiez à l'Ecole normale, mais il ne sait comment résoudre la difficulté; il s'est trop avancé vis-à-vis de M. Ruffieux. Il parle de réformes à faire dans l'établissement, réformes pour lesquelles vous auriez dû prendre l'initiative; mais comme je sais qu'elles sont dans vos intentions, il sera facile de s'entendre à cet égard. En définitive, voici de quoi nous sommes convenus : Puisque vous ne pouvez faire aucune démarche, il ne peut en faire non plus; mais je ferai aujourd'hui une motion au Conseil exécutif pour demander votre réélection. Il ne la combattra pas, mais fera quelques observations pour justifier sa conduite. La discussion mettra en évidence les opinions de la majorité du Conseil exécutif; si elles vous sont favorables, il s'y soumettra non seulement sans désagrément, mais avec satisfaction.

» Très à la hâte, veuillez agréer l'assurance de mon entier dévouement ».

X. STOCKMAR.

Berne, 18 février 1847 (soir).

» ... M. Schneider, qui est assis à côté de moi au Conseil, vient de me dire : 1. que M. Trouillat avait retiré sa demande, pour le motif qu'ayant connaissance des vues des autorités, il ne voulait pas les contrarier; 2. qu'il avait prévenu M. Ruffieux, ce matin, que l'opinion unanime du Conseil exécutif s'était manifestée hier soir pour la conservation de M. Daguet; il ne manquait plus qu'une simple formalité à sa réélection, qu'on devait considérer comme positive... Vous voyez, Monsieur, que j'ai fait avancer les choses à un tel point que

M. Schneider et moi nous serions en quelque sorte compromis si vous hésitiez encore. Toutes les difficultés sont levées; celles qui pourraient surgir à Porrentruy sont des misères au-dessus desquelles vous devez vous placer. Votre embarras vis-à-vis du gouvernement vaudois n'est pas aussi grave que vous pensez; il me semble qu'il ne doit pas vous arrêter.

» Recevez l'expression de mon dévouement.

X. STOCKMAR.

Lettre non datée, mais qui, comme la précédente, doit être du 18 février 1847.

« Monsieur,

» Je puis vous donner l'assurance que, dans la discussion qui a eu lieu hier au soir, discussion dans laquelle chacun a pris la parole au moins une fois, il n'a pas été dit un mot désobligeant pour vous; je n'ai entendu que des paroles de bienveillance et d'estime, et plusieurs regrets exprimés sur ce que vous aviez manqué de confiance dans le gouvernement. Seulement la majorité tient aux formes, et elle a trouvé que vous deviez faire une démarche; c'est une exigence que vous trouverez vous-même raisonnable.

» Quant aux intrigues, je n'en connais pas ici; on aura fait des démarches en faveur de M. Ruffieux, cela est naturel; mais elles s'arrêtent devant votre désir de rester à l'Ecole normale. S'il y en a à Porrentruy, cela est possible; mais vous en trouverez à Lausanne, vous en trouveriez dans tous les Etats républicains, même dans les Etats monarchiques.

» M. Schneider, de l'Education, un peu déconcerté lors de ma première entrevue, ne l'a plus été depuis; il a pris son parti en honnête homme et vous traitera comme si ces incidents n'avaient pas eu lieu... Ne dites pas que vous *aimez mieux manger du pain noir à Lausanne;* vous avez tort, permettez-moi de vous le dire : vous avez une famille, vous êtes dans l'âge de recueillir pour l'avenir, et dans les Etats républicains, où tout est précaire, à Lausanne comme à Berne, à Genève comme à Zurich, il ne faut pas vivre au jour le jour. Je place les intérêts matériels bien au-dessous des intérêts d'un ordre plus élevé; mais j'aime à voir les jeunes hommes, tout en remplissant leurs devoirs de citoyens, songer aussi au bien-être futur de leur famille et à lui procurer une existence indépendante.

» En résumé :

» 1. à Lausanne comme à Porrentruy, vous avez des chances d'instabilité à courir, des chances de désagréments à essuyer ;

» 2. les positions sont également honorables, également de nature à vous satisfaire moralement ;

» mais, à Porrentruy, vous êtes précisément arrivé au point où vous pouvez travailler à l'avenir de votre famille, et cette considération doit être déterminante pour vous; vous ne devez pas la subordonner à des considérations secondaires, telles que les petites inimitiés qui peuvent s'agiter autour de vous,

ou l'obligation dans laquelle vous serez de remplir une formalité vis-à-vis du gouvernement de Berne.

» Quant à ce qui pourrait arriver à Porrentruy, à la suite de votre nomination, soyez tranquille; j'écrirai avec fermeté aux personnes qui en seraient contrariées et ne leur permettrai pas de continuer les hostilités. Vous devez d'ailleurs savoir maintenant quelle direction je veux insensiblement inspirer aux esprits; il faut arriver à cette réforme dans nos mœurs, que trop de mouvements politiques et trop d'intérêts personnels ont toujours, depuis 15 ans, empêché de réaliser.

» L'heure du courrier est arrivée, je ne peux vous en dire davantage, mais j'attendrai sans retard votre résolution définitive.

» Tout à vous,
X. STOCKMAR.

Berne, samedi soir, 27 février 1847

» Monsieur,

» J'ai eu le plaisir de vous écrire ce matin. A la séance de ce soir, M. Schneider ayant annoncé qu'il était encore indisposé, on a procédé à l'élection du Directeur de l'Ecole normale, et vous avez été élu. — Je profite de la poste de Saignelégier pour vous l'annoncer en hâte. Je vous félicite de ce résultat qui m'est extrêmement agréable, et j'en félicite le pays, auquel vous allez maintenant, je l'espère, consacrer indéfiniment vos talents et votre patriotisme.

» Vous avez été élu *à l'unanimité*; nous étions sept membres présents. Outre M. Schneider, M. Stämpfli manquait. Votre traitement est élevé à 1600 fr. »

» Agréez mes salutations bien affectueuses.

X. STOCKMAR.

Berne, le 9 mars 1847

» Monsieur,

» Vous avez été nommé pour six ans, comme le directeur de Münchenbuchsee (*où se trouvait l'Ecole normale de langue allemande*). La prestation du serment est exigée en vertu de la Constitution, mais elle ne change en rien votre position, qui reste la même vis-à-vis des autorités locales.

» La Direction de l'Education vous a demandé des propositions de réformes; je crois qu'elles n'ont pas trait à l'enseignement, mais à l'économie domestique et à la suppression d'un maître. — Sans connaître votre établissement, et au risque de me tromper peut-être, je vais vous indiquer quelques perfectionnements qui me sembleraient pouvoir être introduits.

» 1. *Sylviculture.* — C'est une branche de la plus haute importance pour le Jura; le bois est et sera toujours une des ressources du pays. On a eu l'idée de créer une école forestière à Porrentruy; elle coûterait des sommes considé-

rables, serait peu fréquentée et finirait par conséquent par tomber. Mais quelques saines idées sur l'économie, les cultures et les exploitations forestières devraient être propagées parmi le peuple des campagnes; et par qui pourraient-elles l'être mieux que par les régents? Quelques leçons de sylviculture devraient être données, ne serait-ce que d'une heure par semaine, accompagnées de promenades forestières en été; elles serviraient de récréation.

» 2. *Agriculture.* — On en a fait abus dans les établissements allemands; il est inutile d'apprendre aux régents à manier la charrue, la faulx et à atteler des bœufs; on sait cela encore mieux au village. Mais quelques leçons sur les assolements, sur la nature et la qualité des engrais, sur les irrigations, la connaissance des plantes fourragères, des légumineuses, des céréales, et enfin des principes d'agronomie et d'économie agricole seraient extrêmement utiles. Il faudrait y aller modérément, en se rappelant toujours qu'il faut avant tout des régents, et non des agronomes. M. Marchand pourrait donner les leçons de sylviculture et d'agriculture.

» 3. *Horticulture, taille des arbres fruitiers.* — Le goût des arbres, des fleurs, n'existe pas dans les campagnes du Jura, très peu même dans la ville. Les régents pourraient l'introduire, c'est un moyen de moralisation. Si je n'approuve pas que les élèves soient des espèces de garçons de ferme, j'admettrais qu'ils cultivassent eux-mêmes le jardin de l'Ecole normale, qui devrait être un modèle de *jardin potager et de verger*, avec fleurs et arbustes d'agrément (sans abus sous ce dernier rapport). C'est par eux qu'on verrait avec le temps la chaumière s'embellir et s'entourer du jardin qui rend le village si propre et si attrayant. Les arbres fruitiers sont négligés dans le Jura; le régent devrait savoir former et entretenir une petite pépinière, planter, écussonner, greffer, tailler. Cette étude serait pour lui un agrément. M. Vernier ne refuserait pas son ministère.

» 4. *Planimétrie.* — Le dessin et les mathématiques qu'on enseigne à l'Ecole normale devraient aboutir à l'arpentage d'une propriété, à la levée d'un plan. Depuis que je suis dans les Travaux publics, j'ai eu l'occasion de voir plusieurs plans très bien faits par des régents de l'ancien canton, supérieurs aux nôtres à cet égard. Il serait cependant facile de les doter de ce genre de connaissances, de leur apprendre aussi à faire le plan de quelques bâtiments ruraux. M. Lapaire donnerait cet enseignement.

» 5. *Chant.* — On braille admirablement dans le Jura; n'y saura-t-on jamais chanter? Voilà encore une réforme à introduire par les régents.

» 6. *Calligraphie.* — Vous direz que c'est un mince talent que celui de tracer et de lier de beaux caractères. Cependant c'est bien agréable de voir toute une population bien écrire, comme dans le canton de Neuchâtel. Ce talent n'est pas commun dans notre Jura, il devrait y être généralisé. Qu'il y ait un excellent maître de calligraphie à l'Ecole normale, les régents deviendraient tous bons maîtres, et les générations nouvelles écriraient toutes bien. Cela tient à un homme.

» Vous me pardonnerez ces observations; peut-être sont-elles inutiles, puisque je ne connais pas votre établissement. Veuillez prendre en considération celles qui sont fondées, et, si vous voulez proposer les changements que j'indique, j'appuierai vos demandes, qui bien certainement seront approuvées par l'autorité supérieure.

» Les régents ne doivent pas devenir des savants; on vise à Berne à en faire des pédants, des hommes politiques à grandes prétentions: c'est un mal. Le curé a été longtemps seul dans la commune l'agent de la civilisation, de la civilisation ancienne; le régent devrait être l'homme de la civilisation moderne. On ne peut trop soigner son éducation et l'approprier à la position qu'il doit occuper dans les campagnes.

» M. Kohler m'a envoyé les statuts projetés de la Société d'Emulation; les voici de retour avec un projet plus développé.

» Je ne sais si la *Revue suisse* nous conviendrait (*on pensait à y publier les travaux des sociétaires*); elle détruirait le caractère que devra porter notre *Recueil jurassien*. Nous verrons les conditions, quand elles seront connues.

» Veuillez bien dire à M. Kohler que je lui répondrai lorsque je pourrai lui dire quelque chose de positif pour M. Feusier. Il ne faut pas songer à M. Péquignot; sa place est ailleurs qu'à l'*Helvétie*, et il ne sera certainement pas perdu pour notre pays.

» Avez-vous pensé à créer un Observatoire météorologique à l'Ecole normale? C'est là où il serait le mieux placé; il ne serait pas sans utilité pour les élèves. Il ne faudrait pas abandonner cette idée.

» Veuillez bien agréer la nouvelle assurance de ma plus parfaite considération ».

X. STOCKMAR.

Une lettre fort piquante, du 5 mai 1847, a pour objet les dissentiments qui se sont élevés entre M. Bassy, rédacteur de l'*Helvétie* et ceux qui inspirent le journal. Elle parle également de rapports possibles entre la Société d'Emulation et le *Patriote jurassien*. « Je ne vous cache pas, dit Stockmar à ce propos, que je ne pourrais prendre part à une œuvre qui aurait pour organe direct ou indirect un journal créé uniquement pour nous calomnier, moi et mes amis. » Puis la correspondance revient aux questions littéraires et pédagogiques.

Berne, le 26 avril 1847.

» ....J'ai prévu, dès le commencement, pour notre Emulation des obstacles de triple nature: matériaux littéraires, ressources financières, bonne harmonie à Porrentruy. Si ce sont des obstacles seulement que vous me signalez, nous tâcherons de les surmonter; si ce sont des impossibilités, il faudra bien renon-

cer à l'exécution d'un projet dans lequel je voyais un grand avenir intellectuel pour le pays.

» Une circonstance se présente qui pourra faciliter la solution de la difficulté financière. M. Bassy quittera l'*Helvétie* au 1er mai; nous pouvons donc la réorganiser à neuf, nous avons à peu près table rase et nous sommes déchargés d'un traitement ruineux et des autres inconvénients que vous savez.

» J'ai pourvu à la redaction provisoire jusqu'à la nomination du personnel définitif.

» Mon intention est d'adjoindre le recueil de la Société d'Emulation à l'*Helvétie* sans confondre les deux publications, mais afin seulement de diminuer les frais....

» Agréez, je vous prie, l'assurance de ma parfaite considération ».

X. STOCKMAR.

Berne, 7 juillet 1847.

» Je m'empresse de vous annoncer que M. Schneider, Directeur de l'Education, partira vendredi matin pour se rendre à Porrentruy, assister à vos examens, s'entendre avec vous pour diverses réformes à opérer, etc. M. Schneider n'est pas très bien disposé pour les établissements de Porrentruy, et les réformes essentielles que je contribue à faire introduire dans son projet de loi sur l'Université ne sont pas de nature à le rendre plus bienveillant. Il s'attend à voir la majorité du Conseil exécutif traiter sans doute de la même manière son projet sur les écoles moyennes, gymnases, etc. Il le faudra bien, car il y a absence complète de vues larges et de vues d'ensemble dans tout ce qu'il propose.

» Il serait cependant bon que le corps enseignant cherchât à le faire revenir de sa prévention, pendant son séjour à Porrentruy. Veuillez en prévenir Messieurs les professeurs. Il ne faut pas de démonstrations bruyantes, qui ne seraient pas à leur place vis-à-vis d'un chef de l'instruction publique; mais une visite en corps et une invitation à dîner ou à souper par souscription, soit au *Cheval blanc*, soit ailleurs. J'en écrirai demain au préfet. — A cette réunion devraient se trouver seulement l'Ecole normale et le Collège, M. Thurmann comme membre du Conseil d'administration et quelques personnes notables parmi les fonctionnaires publics, le préfet, le président du tribunal, etc.

» Une réunion pareille fera disparaître peut-être les idées fausses qu'il peut avoir dans l'esprit. De la bienveillance de sa part, au lieu du mauvais vouloir qui ne perce que trop souvent, peut rendre la position de l'établissement et des professeurs bien préférable à celle qui leur est faite aujourd'hui....

» Tout à vous et à la hâte ».

X. STOCKMAR.

Berne, le 17 juillet 1847

« Monsieur,

» Il ne faut pas attacher à l'affaire du souper refusé plus d'importance qu'elle n'en mérite. Le pauvre S. est toujours le même, indécis, flottant et à la merci des personnes qui l'entourent; celles qui l'accompagnaient dans son voyage ont exercé de l'influence sur lui et l'ont empêché d'accepter. J'avais désiré cette manifestation, dans la meilleure intention; d'abord lui prouver qu'il n'y avait rien de personnel dans les attaques que j'avais dû diriger contre son projet de loi sur l'Université et contre les opinions qu'il avait exprimées sur l'enseignement moyen; en second lieu, le rendre bienveillant pour les établissements de Porrentruy, et enfin le rendre l'objet d'une réception qui ne pouvait que lui être de quelque utilité dans un moment où l'opinion publique ne lui est rien moins que favorable. Il n'a pas voulu, soit: nous n'avons pas à nous en occuper davantage.

» Il est revenu triste; il m'a dit qu'il était très satisfait des examens de l'Ecole normale. Mais, pendant qu'il était à Porrentruy, la Société cantonale des régents était réunie à Thoune et prenait des décisions tout à fait opposées à sa manière de voir; c'est sans doute ce qui l'a si fortement affecté. Il aura bientôt tout le corps enseignant du canton contre lui.

» Je suis bien de votre avis qu'il ne faut pas en parler dans l'*Helvétie;* dites-le à ces messieurs.

» ....Nos jeunes gens travaillent-ils beaucoup à l'*Helvétie?* Je ne vois pas paraître de revue de la presse suisse, ni de traduction des bons articles qui paraissent souvent dans les journaux allemands, ni de *récit* des faits et débats qui ont lieu à l'étranger, mais seulement des articles copiés servilement des journaux français. Dans le dernier numéro, il y avait une délibération de la Chambre des Députés très insignifiante, tandis que l'*Helvétie* a toujours passé sous silence le fameux procès de corruption porté devant la Chambre des Pairs, contre MM. Texte, Cubiéres et Cie, lequel a si fortement excité l'attention. Il faudra que ces messieurs reprennnent tout ce procès et en rendent un compte exact. Veuillez bien stimuler leur zèle.

» Agréez mes bien sincères salutations ».

X. STOCKMAR.

Berne, le 5 octobre 1847

« Monsieur,

» Vous m'avez écrit le 27 septembre une bonne longue lettre comme je les aime, mais je crois que je n'aurai pas le talent de vous imiter. Essayons cependant!

» Il y a longtemps que j'ai quelque chose sur la conscience: c'est le règlement de l'*Helvétie.* Tous les jours je veux l'entreprendre, et tous les jours il me tombe des occupations plus pressantes sur les bras.... Les nouvelles étrangères

commencent à être mieux données; j'avais écrit un mot à ces messieurs pour leur faire comprendre qu'il fallait enfin adopter un autre mode. L'apparition de la *Suisse* aura sans doute contribué aussi à stimuler leur zèle. Que dites-vous de ce journal? Il me paraît bien lourd, bien insignifiant et peu redoutable. Il cherche à louvoyer, à nager entre deux eaux, en attendant qu'il trouve une occasion de passer à ses amis les ennemis. On sait maintenant ici qu'il est entre les mains de l'imprimeur aristocrate Haller et des gens de la *Volkszeitung*.

» Le nombre fixé par la loi pour les élèves de l'Ecole modèle est bien réellement de 40. Je ne connais pas les intentions de M. Schneider quant au personnel; mais je pense qu'il recommandera la candidature que vous proposerez. Je crois que vous ferez bien de conserver M. Kuhn à un titre quelconque. La famille Kuhn est dans l'enseignement à Porrentruy depuis une soixantaine d'années. Il faut avoir des égards pour le dernier de nos Kuhn.

» M. Feusier désire entrer à l'Ecole normale comme l'un des maîtres principaux; il paraît que c'est avec votre assentiment. Ce serait une bonne acquisition et je ne puis qu'approuver ce projet. Mais M. Feusier ne pourrait en même temps rester attaché à l'*Helvétie*; il négligerait l'une ou l'autre de ses fonctions, et probablement toutes les deux. Mon avis est qu'il faudra lui chercher un successeur à l'*Helvétie*, s'il entre à l'Ecole normale.

» ....Voilà donc le *Patriote jurassien* décédé. Il faut convenir que ces messieurs de Delémont ont fait une belle campagne, digne d'être inscrite dans nos annales.... Vous craignez de voir l'*histoire*, la *philosophie*, les *belles-lettres* sacrifiées dans les nouveaux établissements d'instruction publique; si vos prévisions devaient être réalisées, je renoncerais immédiatement à mon système. Mon intention est, au contraire, de les sauver. Les besoins de l'époque commandent impérieusement la connaissance des langues vivantes et des sciences positives. C'est maintenant une condition d'existence. Eh bien! si l'on continue à rattacher à l'étude des *belles-lettres*, de la *philosophie* et de l'*histoire* l'étude des langues anciennes, c'est comme si on liait un corps vivant, qu'on désire conserver, à un corps mourant. Les langues anciennes sont le corps mourant, que les sciences positives et les langues modernes vont étouffer; il faut se hâter d'établir le divorce et d'attacher les belles-lettres et ses deux sœurs au corps qui grandit plein de vie et d'ambition, aux langues de Racine, de Lamartine, de Schiller, de Byron. On peut aller aussi loin avec nos grands auteurs qu'avec tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus beau; il faut seulement vouloir et savoir se servir de ces auteurs. C'est ce que le nouveau système exigera. D'ailleurs, les beautés de l'antiquité ne resteront pas inconnues; il est impossible en histoire et en littérature de les passer sous silence; seulement il ne faudra pas perdre six ans sur du grec et du latin pour être initié à leur connaissance; est-ce que, sans savoir l'hébreu, vous ignorez Job, David, Salomon? Il y aura même toujours des latinistes et des hellénistes, mais comme spécialistes seulement; il ne faut pas sacrifier des générations tout entières à la recherche de ces quelques savants:

ils doivent se vouer eux mêmes et séparément à ces études spéciales, comme on se voue à l'étude du droit, de la médecine, du génie, de l'anatomie, etc.

» En un mot, mon système est: que la généralité des jeunes gens puisse arriver à la connaissance de l'histoire, de la philosophie et des belles-lettres par les *langues vivantes*, enseignées avec autant de développement que l'ont été jusqu'ici les langues mortes, et simultanément avec les sciences dont on ne peut plus se passer aujourd'hui. Et, exceptionnellement, qu'au second degré des études moyennes, les jeunes gens qui en auront besoin (ou envie) puissent étudier aussi les langues mortes, en remplacement de quelques branches des sciences et d'une langue vivante, qui seraient retranchées de leurs études.

» Je sais que ce système aura contre lui tous les professeurs qui ont étudié les langues mortes et fort peu les langues vivantes, et qui sont presque étrangers aux sciences les plus utiles dans la vie pratique. C'est le sort de toutes les réformes: les hommes du métier n'en veulent pas. Cependant ceux de Porrentruy ne devraient pas s'en plaindre; ils pourront tous enseigner une spécialité, dans laquelle ils deviendront d'autant plus forts; ne sera-ce pas plus agréable que d'enseigner de tout un peu?

» Ce système aura encore un autre avantage: il fera tomber les prétentions du clergé au monopole de l'enseignement. Avec le grec et le latin pour fondement de l'instruction, les prêtres pouvaient aspirer à presque toutes les places d'un collège; mais lorsqu'il n'y aura plus que deux ou trois professeurs de langues mortes par collège, ils ne pourront pousser leurs prétentions plus loin. Les laïques domineront partout.

» J'approuve entièrement votre idée de faire imprimer avec quelque luxe les diplômes de la Société d'Emulation. Préparez de bons matériaux pour le Nouvel an, vous, travailleurs, qui n'êtes pas, comme moi, obligés de passer continuellement d'une tâche à une autre, comme le Juif errant qui court sans cesse le monde sans s'arrêter nulle part. Il me sera bien difficile, si les événements ne me laissent pas plus de loisir, de vous livrer quelque chose qui soit digne de figurer dans le recueil.

» Je remercie M. V. de son bon souvenir. Qu'il soit tranquille: si cela ne dépend que de nous, les questions du Sonderbund et des Jésuites ne seront pas scindées. Quant aux lettres de recommandation pour ses affaires d'assurance, je ne puis lui en donner; et voici pourquoi: il n'ignore pas qu'on voudrait ici empêcher toutes les sociétés étrangères de faire des placements; j'ai combattu ces prétentions au monopole et j'aurai besoin de les combattre souvent encore; mais si l'on pouvait me reprocher que j'ai eu des personnes en vue et non un principe, je ne pourrais plus lutter avec autant de chances de succès....

» Je vous prie de présenter mes compliments à Madame Daguet et d'agréer, Monsieur, mes bien affectueuses civilités.

X. STOCKMAR.

Berne, le 12 janvier 1848

» Monsieur le Directeur,

» J'ai reçu avec beaucoup de plaisir à Fribourg la lettre que vous m'avez adressée le 14 décembre. Vous avez plus le temps d'écrire que moi; ne soyez donc pas aussi avare de vos lignes.

» Vous allez donc publier le recueil de la Société jurassienne; et moi, qui porte tant d'intérêt à cette création, j'en suis réduit à vous encourager de loin, sans pouvoir ni vous aider, ni même vous conseiller. Ce maudit Sonderbund a dérangé bien des projets; si du moins sa destruction produisait de bons résultats; mais je crains que tout n'avorte à Fribourg; les libéraux qui sont dans le Grand Conseil ne sont pas à la hauteur des circonstances; ils veulent recommencer 1831 et ils tomberont comme leurs devanciers. Ils ne sont pas de force à lutter contre la théocratie, qui tient votre pauvre canton de Fribourg sous un joug de plomb. Il faudrait avoir le courage de porter le scalpel jusqu'au fond de la plaie; on le promène sur les bords et on ne fait qu'irriter la blessure.

» Je n'ai pas foi dans la durée du nouveau régime, et j'ai la conviction que si ses adversaires ne font pas eux-mêmes d'énormes sottises, il succombera. Il ne sait ni créer des dévouements, ni s'appuyer sur des intérêts nouveaux. Je plains quelques hommes de cœur qui se sacrifient, MM. Schaller et Berchtold surtout. Si, comme je l'espère, notre lycée s'organise en automne à Porrentruy, vous y verrez le bon docteur *(allusion au Dr Berthold)* professer l'histoire; si je le lui disais maintenant, il ne le croirait pas.

» Je voudrais bien vous voir à Fribourg où ma mission *(de commissaire fédéral)* durera encore jusque vers la fin du mois; mais je suis presque toujours à Berne, ma présence n'étant pas toujours nécessaire là.

» Dites-moi ce que vous pensez de l'instruction des filles à Porrentruy, et quelles sont les réformes qu'il conviendrait de faire. On peut aujourd'hui ce qu'on n'aurait pas osé il y a six mois, et c'est après les crises qu'il faut mettre radicalement la main à l'œuvre.

» Il me tarde beaucoup de pouvoir reprendre mes travaux ordinaires.

» Recevez mes civilités les plus affectueuses.

X. STOCKMAR.

» P. S. — Je songerai à compléter le personnel de l'*Helvétie*.

Berne, le 27 mars 1848

» Monsieur,

» Si le temps m'a un peu empêché de vous répondre, cependant je vous dirai franchement que ce n'était pas le seul motif; j'étais et je suis encore embarrassé de vous donner un avis, et j'aurais préféré que vous eussiez pris votre résolution *(de rentrer à Fribourg)* sans me consulter. Si je n'envisage qu'un

côté de la question, l'intérêt du Jura et de l'établissement si important que vous dirigez, je n'hésite pas à me prononcer contre votre départ et j'en éprouve du chagrin. Mais je sens aussi que vous êtes Fribourgeois, que votre pays a besoin de vous, que vous pouvez lui être encore plus utile que vous ne l'êtes au Jura, que ce pays vous réclame et qu'il est bien difficile à un patriote d'être sourd à sa voix. Malgré tout l'attachement que j'ai pour Porrentruy, attachement légitimé par l'oubli dans lequel on laisserait cette contrée si on abandonnait aux Allemands le soin de s'en occuper, j'ai aussi à cœur les intérêts des autres parties de la Suisse, de Fribourg surtout dont j'ai étudié la misère et les ressources, et que de grands efforts, une volonté soutenue et le concours de tous les hommes capables pourraient tirer de la triste position que lui a faite une théocratie de plusieurs siècles.

» Je ne puis vous engager ni à refuser les offres qui vous sont faites, ni à les accepter. Si vous restez avec nous, j'en serai très satisfait; si vous partez, je l'apprendrai avec regret, mais je me dirai que vous avez obéi à un sentiment qui m'est trop familier pour que je puisse vous adresser le moindre reproche.

» Le canton de Fribourg, livré à lui-même, succomberait en huit jours sous les attaques de ses nombreux ennemis; mais nous ne l'abandonnerons pas, malgré toutes les dissidences d'opinion qui pourraient exister entre son gouvernement et nous sur le système d'administration qu'il suivra. Nous le soutiendrons toujours comme le représentant du principe libéral et progressif. Vous pouvez y compter.

» Mais vous aurez une rude vie, une lutte incessante à soutenir avec le clergé et ses adhérents, des divisions dans votre propre parti, et souvent de l'opposition là où vous devriez rencontrer de l'appui. De la reconnaissance, peu; de l'ingratitude, des déceptions surtout.

» M. Schaller me donne quelquefois des nouvelles; je lui ai écrit hier; je l'engage toujours à faire prononcer une amnistie complète; cette imposition de 1.600.000 francs est une tache sur votre révolution et me pèse comme un remords sur la conscience, pour avoir contribué à établir votre gouvernement. Effacez cette vilaine page de vos annales. Je lui ai aussi fait des ouvertures pour la Faculté de théologie catholique. Je lui ai dit que je travaillerais à la faire ériger à Fribourg aux conditions suivantes: 1. de supprimer tous vos couvents; 2. de ne former qu'un seul évêché de toute la Suisse française, Berne et le Jura y compris; 3. de fixer la résidence de l'évêque hors de Fribourg, au Château de Gruyère, ou dans tout autre château ou couvent écarté.

» Avec ces précautions, je pourrais consentir à voir nos étudiants en théologie suivre les cours de Fribourg. Votre instruction publique serait soustraite à l'influence des couvents et à l'action directe et journalière de l'évêque. L'un des deux évêques de Fribourg ou de Sion serait mis à la retraite. Il faudrait nécessairement s'entendre entre les six cantons intéressés et négocier avec Rome.

» Réfléchissez mûrement avant de prendre un parti. Ne vous laissez pas aller à l'entraînement. Mais si vous vous décidez pour Fribourg, vous ferez bien de demander au Conseil d'Etat qu'il fixe préalablement votre sort, et qu'ensuite il s'adresse lui-même au gouvernement de Berne pour demander votre démission.

» Comptez au reste sur ma discrétion et sur la continuation de mon affectueux dévouement».

X. STOCKMAR.

Bellefontaine (par Delémont), le 18 octobre 1860

« Mon cher Monsieur Daguet,

» Il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de m'entretenir avec vous; mais je n'ai pas perdu une occasion de demander de vos nouvelles.

» Vous savez sans doute que nous organisons l'Ecole cantonale française; le clergé, suivant son habitude, fait opposition au nouvel établissement; les prêtres se sont retirés, il ne reste qu'un seul abbé, qui aura le cours inférieur de langue latine et l'instruction religieuse. Nous avons un choix d'excellents professeurs laïques; peu d'écoles cantonales en Suisse seront aussi bien partatagées que la nôtre.

» M. Quiquerez, de Paris, avait sollicité lui-même la place de professeur de langue et de littérature françaises; mais, changeant tout à coup d'avis, il a refusé sa nomination au moment ou l'école allait être ouverte. La Commission, dont je suis membre, a décidé hier de remettre la place au concours, puis le soir, dans une réunion particulière à laquelle assistaient vos amis ainsi que MM. Favrot (Alex et Aug.) et Kohler, on a passé en revue les personnes qui seraient les plus capables de remplir ces fonctions, et d'une voix unanime on a reconnu que c'était vous. On m'a en même temps chargé de vous écrire, et je viens remplir cette agréable mission.

» Déjà lors de la première mise au concours, il avait été question de vous, mais on avait prétendu que vous n'accepteriez point; hier, on a élevé des doutes sur cette détermination de votre part et on a dit que, malgré votre attachement à la patrie fribourgeoise , la situation actuelle du canton pourrait vous porter à accepter une situation ailleurs.

» Voici celle que nous pourrions vous offrir; comme professeur de langue et de littérature française, vous auriez le maximum *actuel* de traitement.... Vous connaissez la vie de Porrentruy et vous pouvez la comparer à celle de Fribourg. Vous quitteriez des parents et des amis, vous en retrouveriez d'autres parmi nous; ce serait une fête pour nous de vous revoir dans nos rangs.

» Réfléchissez en famille sur cette proposition et mandez-moi le plus tôt possible si elle vous convient.

» Veuillez bien présenter mes compliments à Madame Daguet et recevoir mes bien affectueuses salutations ».

X. STOCKMAR.

Berne, le 29 janvier 1862

« ...Dès que la Commission de l'Ecole cantonale sera reformée, mon intention serait de vous proposer pour recteur et pour professeur d'histoire si vous y donnez votre assentiment. M. Durand serait proviseur. D'après la loi, le recteur doit appartenir au gymnase littéraire et le proviseur au gymnase réal; M. Durand ne peut être et n'est actuellement que recteur provisoire... Veuillez faire vos réflexions. J'ai parlé de votre position de Fribourg à M. Julien Schaller, que j'ai le plaisir d'avoir pour collègue (*aux Chambres fédérales*), et il ne la croit pas à l'abri de tout danger futur. Malgré nos divisions, il y a plus de sécurité dans le canton de Berne. L'Ecole cantonale se consolidera et elle offrira plus d'agrément et de satisfaction à ceux qui y sont attachés que dans les temps actuels d'organisation; je serais heureux d'avoir contribué à vous ramener à Porrentruy et à vous y fixer.

» Il ne faut toutefois rien précipiter; nous pouvons nommer à ces fonctions, soit pour le semestre du printemps, soit pour celui d'automne, selon vos convenances. Une fois la parole donnée, elle sera tenue.

» J'espère qu'à la bonne saison le chemin de fer me conduira à Fribourg et que j'aurai le plaisir de vous serrer les mains.

» Veuillez bien présenter mes hommages à Madame Daguet et mes amitiés à votre jeune famille, dont M. Schaller m'a donné des nouvelles, et recevoir, cher Monsieur, mes affectueuses salutations ».

X. STOCKMAR.

Berne, le 8 juin 1862

« Cher Monsieur Daguet,

» Il y a bien longtemps que je projette d'aller à Fribourg pour voir une personne et une chose qui m'intéressent beaucoup; la personne c'est vous, la chose c'est votre pont grandiose... Le renouvellement intégral du Grand Conseil, suivi de celui du Conseil exécutif, a détourné l'attention de toutes les autres affaires; il y a eu une lutte acharnée dans le Jura et dans tout le canton. Heureusement que la victoire nous est restée et que nous avons pu former un bon gouvernement qui donne des espérances fondées pour l'avenir. Il y aura encore, vers la fin du mois, les propositions du peuple pour les fonctions de préfets et de présidents des tribunaux, puis la réunion du Grand Conseil en julilet pour les nommer, ainsi que les membres de la cour d'appel. Tout ce mouvement, qui suspend en quelque sorte l'administration pendant près de six mois, revient chaque quatrième année, et c'est trop vite; il faudrait qu'une législature durât pour le moins six ans.

» Ce défaut de la Constitution bernoise, dont toutes les branches de l'administration ont à souffrir, n'a pas manqué d'affecter également notre Ecole cantonale de Porrentruy; depuis ma dernière lettre, elle est comme oubliée et

personne ne s'est occupé des améliorations qu'elle réclame; cela est naturel, puisque l'existence même du régime actuel était compromise; vous avez sans doute appris que M. Lehmann, directeur de l'Education, a été sacrifié, lui seul, et certes il ne le méritait pas, car il a rendu des services nombreux à l'instruction publique. Son successeur est M. Schenk, choix fort heureux, qui console de la perte de M. Lehmann, mais qui ne répare pas l'injustice commise.

» Dès que le moment favorable sera venu, nous allons reprendre toutes les questions traitées dans la malencontreuse brochure qui m'a valu tant d'attaques, et j'espère qu'elles seront résolues dans le sens de mes propositions. Sans vouloir critiquer M. Lehmann, qui du reste avait d'excellentes intentions, je dois dire qu'il était foncièrement Emmenthalois, c'est-à-dire avare des deniers de l'Etat appliqués hors de l'Emmenthal; sous ce rapport, il nous a souvent contrariés, et nous trouverons dans M. Schenk un homme à vues plus larges et qui surtout comprendra la nécessité de faire des sacrifices pour l'instruction publique dans le Jura.

» Car, sans argent, que peut-on faire aujourd'hui? Notre budget sera sensiblement amélioré, je l'espère, et alors on pourra compléter notre Ecole cantonale dans laquelle il y a plusieurs lacunes. Je compte, bon gré mal gré, me rendre sous peu à Fribourg et en conférer avec vous.

» Je n'ai pas lu et n'ai pas pu me procurer les articles du *Chroniqueur* dont vous m'avez entretenu; je ne réponds pas aux journaux qui nous font une opposition systématique et de mauvaise foi, presque toujours assaisonnée d'injures. Le *Chroniqueur* est de ce nombre.

» Recevez, cher Monsieur et ami, mes affectueuses salutations ».

X. STOCKMAR.

Berne, le 5 octobre 1863

« Cher Monsieur Daguet,

» M. Kummer, directeur de l'Education, m'a fait connaître la conversation qu'il a eue avec vous à Genève, et m'a consulté sur son objet; je me suis empressé de lui dire combien sa pensée avait été heureuse, et avec quelle satisfaction je vous verrais investi des fonctions d'inspecteur des écoles du Jura, qu'on ne pourrait confier en de meilleures mains. Il m'avait préalablement prévenu que M. X. Kohler n'avait pas de chances d'être nommé. Il est allé vous voir, et ce matin, il a reçu votre réponse négative en séance du Conseil-Exécutif auquel il en a donné connaissance; la nomination de l'inspecteur des écoles étant à l'ordre du jour, on a voulu y procéder, et M. Migy s'est retiré à cause de sa parenté avec M. Kohler; une discussion ayant été ouverte sur le mérite des candidats, je me suis bien vite aperçu que, si l'on votait, je resterais en minorité et que M. Kohler ne serait pas élu. Tout le monde a rendu justice à ses connaissances et à ses excellentes qualités; mais on a prétendu qu'il n'avait pas le

caractère et la fermeté que doit posséder un bon inspecteur, obligé souvent de résister soit aux autorités communales, soit aux régents, soit aux curés; on a ajouté qu'il était bon littérateur, mais qu'on ne le croyait pas propre à remplir des fonctions qui exigeaient un contact fréquent avec des personnes auxquelles il fallait savoir imposer.

» Comme on a, en même temps, exprimé le regret de votre refus, j'ai demandé l'ajournement de la nomination, qui m'a été accordé afin que j'eusse le temps de vous écrire et de tenter un dernier effort, ce que je viens faire.

» Votre délicatesse doit être tout à fait à couvert maintenant; M. Kohler, dont j'ai appuyé la candidature, ne peut pas être élu.

» Je ne crois pas que votre santé souffrirait du mouvement que l'inspectorat vous occasionnerait; elle pourrait s'améliorer au contraire. Après quelques années de fonctions et lorsque la fatigue vous porterait à les quitter, votre place serait naturellement marquée à l'Ecole cantonale, à côté de M. Péquignot (Xavier), qui vient d'y entrer comme dans une retraite. Il n'a pas dépendu de moi que vous n'y fussiez déjà établi.

» Veuillez donc faire de sérieuses réflexions; l'occasion revient encore une fois de rentrer avec honneur dans le Jura, où vous avez des amis et une famille; je vous engage sincèrement à ne pas la repousser.

» Je serai mercredi à Delémont, à la réunion de la Société d'Emulation; je dirai franchement à M. Kohler ce qu'il en est. De là, j'irai à Bellefontaine et à Porrentruy, d'où je repartirai lundi 12 courant pour Berne; immédiatement après mon retour, on procédera à la nomination.

» Recevez mes bien affectueuses salutations. »

X. STOCKMAR.

Moins d'un an après l'envoi de cette lettre, Stockmar n'était plus et Alexandre Daguet recevait (18 juillet 1864) les lignes suivantes de Mlle Félicie Stockmar, la fille du grand patriote jurassien: « Vous étiez particulièrement cher à mon père, qui avait pour vous une haute estime. Les regrets que vous lui donnez nous ont bien touchés; si nous pouvions être consolés, nous le serions surtout par des paroles comme les vôtres Mon père a bien des fois regretté de vous avoir vu si rarement, et aussi que vous ne fussiez pas resté ou revenu dans le Jura; il vous regardait comme Jurassien et il était presque jaloux de la préférence que vous accordiez à Fribourg. Vous auriez pu faire tant pour notre pays, disait-il, être une de ses lumières, et vous n'avez plus voulu! La mort ne se lasse pas; après mon père, son ami X. Péquignot est déjà au cimetière de Saint-Germain. On peut dire de lui aussi: quel dommage!... Mon père était tout pour nous. Lui parti, nous n'avons plus de raison d'être. Il a laissé beaucoup de papiers, mais pas de mémoires proprement dits. C'est dans sa correspondance qu'il faudra chercher l'histoire de sa vie », — qui fut écrite par son neveu Joseph

Stockmar et publiée dans le tome quatrième des *Bernische Biographien* (1) (p. 455 à 558).

Dans son dernier message à Daguet, Stockmar parlait de Xavier Kohler auquel sa qualité de « bon littérateur » semblait presque valoir un certificat d'inaptitude à toute activité pratique. On se rappelle que l'auteur de l'*Histoire de la Confédération suisse* et l'auteur des *Alperoses* étaient beaux-frères. Après 1848, soit après le départ de Daguet pour Fribourg, ils ont échangé une correspondance assez suivie. Mais elle ne nous a été que fragmentairement conservée.

Lettres de Xavier Kohler (1823 à 1891)

Porrentruy, 23 avril (1851)

« ...J'ai reçu avant-hier une lettre de M. Isenschmid, pasteur allemand à Courtelary, et avec lequel je suis en relations depuis trois ans. M. I., ayant appris que la cure de Morat est vacante, veut se mettre sur les rangs et m'écrit pour le recommander à Fribourg où il se rendra prochainement; il me prie aussi de l'introduire auprès de vous. Je le fais avec plaisir et vous engage à le bien recevoir et à lui être utile selon votre pouvoir. Je n'ai qu'à me louer des rapports que j'entretiens avec lui. C'est un homme de talent, très laborieux, un des travailleurs de notre société (*d'Emulation*); son nom figure avantageusement dans tous nos rendus-comptes. Il est collaborateur des *Alpenrosen*, ce qui est déjà une bonne note pour un écrivain s. allemand, car n'envoie pas qui veut des articles à ce recueil de Frœlich. Ce serait donc un homme d'études précieux à vous attacher. Quant à la couleur politique, je dois vous dire qu'il est conservateur; c'est peut-être pour cela qu'il songe à quitter Courtelary, où l'on est toujours très échauffé.

» Venons un peu à la politique *suisse*; je crois que nous sommes d'accord sur bien des points, mais pas sur tous. D'abord, quant aux réfugiés, je suis pour le *droit d'asile* en tant que ceux qui en sont l'objet n'en abusent point pour susciter des désagréments au pays par des menées dont on aurait à se plaindre à l'étranger. A ce point de vue, je blâme bien des actes d'inhumanité et de faiblesse du Conseil fédéral, ces dernières années. Dans les expulsions, bien des innocents ont payé pour les coupables.

» Quant au *radicalisme* suisse, entendons-nous : je n'aime pas les extrêmes; nous en souffrons assez. 46 nous a amené 50 dans le canton de Berne. Dans l'état actuel des choses cependant, telles mesures proposées par les radicaux ultra, qui semblent toujours avancées, sont peut-être seules à sauver le *libéralisme*, par exemple dans les questions d'instruction publique... Vous redoutez les idées de Sr. (*Stockmar*) en éducation; je ne les approuve pas entièrement

(1) Elle a aussi paru en tirage à part.

mais je suis pour la division des études en *littéraires* et *réales* : c'est un besoin de l'époque. Il y a quatre ans, j'étais seul à soutenir cette thèse avec Cuenin (*Valentin, le chansonnier*); aujourd'hui on se rallie assez à cette opinion, et M. Thurmann qui nous combattait vivement en 49 convient que c'est le seul moyen de ne pas laisser tomber l'instruction entre les mains du clergé. Celui-ci a bien compris la situation à Porrentruy, en ouvrant une école de *lang. mod.* à côté de notre collège, pour lui faire meilleure concurrence.

» Pour le *matérialisme*, cette plaie qui ronge au cœur notre société, je vois aussi avec peine ses progrès incessants. Mais il n'est pas dans un parti; il est dans tous les partis. Si le parti *conservateur* ne l'affiche pas, ses hommes le pratiquent. Un reproche à faire aux radicaux, c'est de ne pas tenir compte des questions religieuses, de la culture du *sentiment religieux*, enfin de ne pas s'inquiéter du *christianisme*. C'est un grand mal. D'une part, on perd le véritable esprit de l'Evangile par des exagérations déplacées. De l'autre, on l'annihile en le rapetissant dans des formes humaines. Voilà ce qui m'afflige le plus, le dirai-je, et ce qui me fait regarder avec crainte l'avenir menaçant qui se lèvera tôt ou tard à l'horizon politique.

» Ce sont là quelques pensées jetées au hasard, en réponse à vos questions; je ne sais si vous les goûterez toutes.

» ...Le *cochon* a eu, ces derniers temps, les honneurs de la Muse. Vous connaissez Lachambaudie? En même temps que Buchon, P. Dupont lui faisait une chanson. Tous deux se sont souvent rencontrés.

Le porc flaire la truffe noire
Comme un chien d'arrêt la perdrix;
D'aucuns sont vendus à la foire,
D'autres sont salés au logis.
Sur les feux de réjouissance,
Comme on saute à califourchon
Dans nos vieux villages de France,
Quand on saignera le cochon!

C'est toujours aux veilles de fête
Qu'on tue un beau périgourdin;
Il est bon des pieds à la tête:
D'abord, on mange le boudin;
Si la fête est carillonnée,
On décroche le vieux jambon
Qui s'enfume à la cheminée.
Le vin blanc le fait trouver bon.

» Sur 6 couplets, je vous écris les deux derniers; au reste, vous avez sans doute lu le tout. J'ai la manie, quand je trouve un sujet traité, de comparer les pièces analogues pour voir les idées exprimées de manière différente.

» Vous serez surpris de ma promptitude à vous écrire. Je suis toujours en chambre, et j'ai par conséquent quelque loisir. Si je laisse échapper celui-ci, je ne sais quand je le retrouverai.

» Au revoir. Je vous embrasse de tout cœur, ainsi que Laure et les enfants.

» Votre frère dévoué »

XAVIER (KOHLER).

Porrentruy, 1er mars 1853

» ...Avant de répondre à votre demande relative à Péquignat, j'ai tenu à interroger Trouillat. Je lui ai même demandé un rendu-compte en quelques pages de nos troubles, mais il n'a pu le faire vu qu'il n'a pas assez étudié cette époque pour la juger à fond, ce qui réclamerait des années, étant donnée la masse des matériaux à consulter. Il ne pense pas, comme moi, qu'on puisse envisager Péquignat comme un Davel. Cet homme n'agissait pas par patriotisme et était dans une certaine aisance. Il n'était pas le chef *réel* du mouvement; il y a là un fil mystérieux qu'on ne peut encore saisir, faute d'avoir suffisamment examiné toutes les pièces du procès. Pour mon compte, après avoir compulsé les pièces relatives à Choulat, je penche à croire que celui-ci était un des chefs du complot. Je me base sur le réquisitoire contre ce magistrat, où l'on voit entre autres le passage suivant: « Il est notoire que Ch. avait une grande autorité et » crédit, non seulement dans la ville mais même parmi les paysans, qu'il était » réputé et appelé publiquement *le père de la patrie*. Il s'était même attiré une » si grande affection et confiance qu'on ne réclamait que lui. Les „vive Choulat" » et les acclamations continuelles qu'on faisait à son honneur, les vers et les » éloges qu'on affichait ça et là à sa louange en sont une preuve évidente, de » sorte que s'il avait tenu tout une autre conduite, surtout dans les commen- » cements des troubles, les bourgeois et paysans en suivant son exemple ne se » seraient jamais abandonnés aux égarements où ils se sont livrés. » On peut conclure de ce passage et d'autres trop longs à citer que Ch. était la cheville ouvrière, mais qu'il agissait avec une prudence qui le mettait moins en vue que les paysans. Monnard, dans son *Histoire suisse*, donne en 12 pages un précis, avec dates, suffisant pour votre abrégé et que vous consulterez avec succès.

» L'insurrection s'étendait à tout le Jura. Delémont et Erguel ont aussi joué leur rôle. Le clergé, dans les pays catholiques, était en majorité pour le peuple. Dans l'Erguel, ce n'est qu'en 1746 que tout rentra dans l'ordre... Au revoir, mon cher ami. Ecrivez-moi toujours aussi souvent que possible.

» Votre bien affectionné »

X. KOHLER.

10 août 53.

« Mon cher Alexandre,

» Je ne veux pas attendre l'envoi du *Jura* pour vous dire un mot de notre fête. Elle a fort bien réussi, tout s'est bien passé, et nous n'avons eu qu'un regret, celui de ne pas vous voir parmi nous. Je ne sais si la lecture du rendu-compte et celle de nos poésies vous dédommagera un peu de n'avoir pas été ici; en tous cas, tous les récits du monde ne vous peindront point l'entrain, la cordialité, l'harmonie qui ont régné ces jours. Nous sommes d'autant plus satisfaits de ce résultat que jusqu'au *dernier jour* tout a été mis en œuvre pour faire échouer la réunion; ce dont nos hôtes ne se sont pas aperçu le moins du monde... Je lis l'*Hebel* et *Scènes champêtres* de Buchon. Quel dommage que ce soit *bâclé* et que l'auteur, avec son talent, ne tienne aucun compte de toutes les remarques désintéressées qu'on lui adresse! Mais c'est un parti, semble-t-il, de faire du *trivial* en guise de *naturel*. Pourtant, un simple mot, le plus souvent, corrigerait tout... »

Porrentruy, 31 mars 1854.

« Merci, mon cher Alexandre, pour les regrets si bien sentis que vous me témoignez à propos de ma brusque démission *(de professeur au Collège, imposée par le régime de 1850)*. Je sortais du collège où j'ai donné ma *dernière* leçon, quand j'ai reçu votre bonne lettre, car soit dit en passant, l'administration a eu jeudi la bonté d'avancer les vacances de Pâques de 8 jours afin que les démissionnés, après un long semestre de six mois d'hiver, n'aient pas le minime traitement qui leur aurait été alloué pour une semaine et les 15 jours qui les suivaient, avant l'entrée en fonction du nouveau personnel. Cette manière d'agir s'accorde bien avec tout le reste. Il m'est impossible d'entrer dans tous les détails : c'est trop sale, et je n'en finirais pas. J'ai montré après-midi votre lettre à Dp. *(le professeur Dupasquier)*, qui vous en remercie de cœur.

» Je suis bien (moins) triste que vous et prends gaîment mon parti; c'est *bête* de se laisser aller à des impressions pusillanimes et inutiles. J'ai eu cependant un faible ce matin, et à 10 heures seulement. J'ai eu le cœur serré, navré même, en quittant ce bâtiment qui était mien depuis 8 années, où depuis 7 ans et quelques jours avant encore, je donnais *gratuitement* des cours littéraires dans les classes supérieures, non sans dépenser du temps et de l'argent. Je songeais amèrement à cette noire ingratitude des hommes, qui sacrifient sans motif une personne qui, depuis 7 ans, s'est sacrifiée pour le pays, car l'existence de la Société d'Emulation m'a pris tous mes loisirs. J'ai renoncé à mes études propres pour mettre en relief celles des autres, fait connaître le Jura à l'étranger, et, de concert avec M. Thurmann, à force de peines et de propagande, acquis un peu de renom à ce pauvre coin de pays, délaissé, isolé, traité en paria, se débattant vainement dans les angoisses de l'agonie sous la patte lourde et

écrasante de l'ours de Berne. C'est mal de parler ainsi, c'est lâche si vous voulez, mais voilà ce que j'éprouvais au sortir du collège, lorsque j'ai lu votre lettre qui a un instant ajouté à ma tristesse par sa sympathie; mais, une heure après, j'avais pris le dessus et je suis maintenant complètement à moi.

» Je suis heureux d'être *libre*, non plus attaché à la chaîne du fonctionnaire qu'on a fait sonner lourdement à mon bras depuis des semaines où j'ai été calomnié, dénoncé, insulté, réprimandé par le gouvernement. Je suis *libre*, et je reprends avec joie mes études littéraires, ma correspondance en retard; je vais renaître à la poésie et faire mes poésies jurassiennes, dernier souvenir que je tiens à laisser à Porrentruy avant de le quitter peut-être pour toujours. Je suis *libre* : que de choses bonnes, douces à l'âme, pleines d'ineffables délices, dans ce simple mot!... Je finis. En voilà assez là-dessus. Merci encore pour votre sympathie qui m'est chère et qui est bien rare autour de moi. Ne vous inquiétez pas trop pour moi : chacun son lot ici bas! Je vous embrasse de cœur. »

XAVIER (KOHLER).

J'aurais pu, je le confesse, puiser avec moins de scrupules dans les lettres de Xavier Kohler à Alexandre Daguet. Mais la politique locale et de menus faits littéraires, dont on n'a pas gardé le souvenir, y tiennent trop de place pour que j'aie cédé à la tentation d'y faire de plus larges emprunts. Je n'en ai pas moins relu avec une vive émotion ces pages toutes vibrantes d'une pensée sincère et généreuse, ainsi que d'un profond amour de notre cher Jura.

Et il ne me reste plus qu'à remercier de tout cœur M. P. Favarger de m'avoir communiqué cette correspondance, qui nous permet de revivre avec quelques-uns des hommes dont la mémoire mérite le plus d'être honorée dans notre patrie.

VIRGILE ROSSEL.